



UN
E CONTRE-ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LIBERTY



Meurtre d'une belle ambassadrice
Meurtre d'une jolie terroriste
Meurtre d'une escort girl

« La victime présentait plusieurs blessures... son permis était valide de 1998... »
« Elle avait 32 ans... elle était mariée... »
« Elle travaillait dans un magasin de vêtements... »
« Elle était très sympathique... »
« Elle avait une voiture... »
« Elle était très populaire... »
« Elle était très appréciée... »
« Elle était très respectée... »
« Elle était très admirée... »
« Elle était très aimée... »
« Elle était très chérie... »
« Elle était très adorée... »
« Elle était très aimée... »
« Elle était très chérie... »
« Elle était très adorée... »

« Elle était très appréciée... »
« Elle était très respectée... »
« Elle était très admirée... »
« Elle était très aimée... »
« Elle était très chérie... »
« Elle était très adorée... »

« Elle était très appréciée... »
« Elle était très respectée... »
« Elle était très admirée... »
« Elle était très aimée... »
« Elle était très chérie... »
« Elle était très adorée... »

Christopher Plouf

Meurtre
d'une lesbienne
de choc

P.O.L

Extrait de la publication

Raphaël Majan
**L'AUTEUR
DE POLARS**



L'AUTEUR DE POLARS

Du même auteur,
dans la même collection

L'APPRENTISSAGE, 2004

CHEZ L'OTO-RHINO, 2004

LE COLLÈGE DU CRIME, 2004

LES JAPONAIS, 2004

VACANCES MERVEILLEUSES, 2005

Raphaël Majan



U
N
E CONTRE-ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LIBERTY

L'AUTEUR DE POLARS

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Extrait de la publication

« Si, après chaque meurtre, on arrêtait immédiatement le premier ou le deuxième venu, il n'y aurait plus de crime impuni, et la police gagnerait un temps fou qu'elle pourrait consacrer à des opérations de sécurité pour rassurer la population », écrit dans un de ses carnets le commissaire Wallance, avant d'assassiner lui-même pour mieux prouver l'efficacité de sa méthode.

© P.O.L éditeur, 2005

ISBN : 2-84682-056-2

www.pol-editeur.fr

« On ne présente plus Christopher Plouf »

Mardi 2 mars 2004 au matin, alors que le commissaire Wallance en a juste fini avec son aventure japonaise¹, son fidèle Lavraut lui dit dès qu'il arrive au bureau que le divisionnaire Gou a demandé à le voir. Que son supérieur soit là avant lui est très inhabituel. Wallance y va, surpris. Gou déguste un plantureux petit-déjeuner, avec chocolat et croissants, en compagnie d'un homme d'une cinquantaine d'années. Il n'y a que deux tasses.

1. Voir dans la même série *Les Japonais*.

– Ah, voici le commissaire Wallance. Liberty, vous arrivez enfin. Content de vous voir.

On surnomme souvent Wallance Liberty à cause du film de John Ford *L'homme qui tua Liberty Valance* et le divisionnaire lui-même emploie ce nom quand il est bien disposé à l'égard de son subordonné. Mais ça agace doublement le commissaire qu'on lui reproche sa prétendue venue tardive avec une prétendue bienveillance.

– Ah ah, Wallance, Liberty, très fort, très Ford, dit l'homme, posant au cinéphile plein d'humour.

– Je vous présente Christopher Plouf. Mais on ne présente plus Christopher Plouf.

Les deux hommes se serrent la main. Christopher Plouf, cinquante-trois ans, a travaillé quelque temps dans la police il y a des décennies et est devenu l'écrivain de polars à succès que l'on sait. Il a déjà reçu deux fois le Revolver d'or de la littérature d'évasion avec ses romans policiéro-politico-sexuels, en 1997 pour *Meurtre d'une belle ambassadrice* et en 2001 pour *Meurtre d'une dactylo de charme*. *Meurtre d'une escort girl* est en lice pour le Revolver d'or de cette année. Wallance, qui se pique de belle langue, trouve ces

livres mal écrits. Il n'aime pas non plus Christopher Plouf lui-même qu'il a connu en 1975, quand il est entré dans la police où le futur écrivain travaillait déjà et ne se prénomait alors que Christophe.

– Voilà, dit Gou. Pour mieux retrouver l'atmosphère réelle d'une enquête afin d'encore mieux nous la restituer dans son prochain opus, Christopher Plouf souhaite vivre à nouveau la vie d'un policier. On a trouvé là-haut, tout là-haut, que c'était une excellente idée, et je pense de même, je le dis de bon cœur (précision due à ce que le divisionnaire utilise généralement les mots « là-haut » pour désigner une hiérarchie invisible à laquelle il n'est pas moins opposé que ses subordonnés quoique bien obligé d'obtempérer). J'espère que vous en êtes flatté, Liberty : il va vous accompagner quelque temps pour s'imprégner de votre méthode et de votre psychologie. Qui sait si on ne vous découvrira pas, sous un autre nom bien sûr, dans le prochain roman du maître ? Liberty, peut-être êtes-vous en passe de devenir immortel.

Wallance n'est pas trop inquiet. Si vraiment ça tourne mal, que l'autre lui tape sur les nerfs, il

pourra toujours le liquider. Il n'empêche que ça promet des journées énervantes, Christopher Plouf n'ayant pas changé dans le bon sens depuis que le commissaire l'a perdu de vue s'il en juge par ses divers entretiens dans les médias. Prétentieux comme tous les écrivains, il ne cesse de remercier les autres comme s'il y avait de quoi pour l'avoir aidé à écrire ces chefs-d'œuvre dont il verse dix pour cent des droits d'auteur à la caisse des orphelins de la police, moyennant quoi il s'autorise à répercuter les pires lieux communs sur ses anciens collègues. À le lire, pour un policier compétent, il y aurait dix incapables. Wallance, parfois, ne pense pas autrement, mais le style de Christopher Plouf est à ses yeux d'une vulgarité qui disqualifie son propos. En plus, il y a toujours des jolies filles en petite culotte et ensanglantées sur les couvertures. Le commissaire estime les romans plus racoleurs que les nombreuses putes qui les traversent.

– On se connaît déjà, répond le commissaire au divisionnaire en se tournant vers l'écrivain, comme saisi d'un lamentable snobisme dont il récolte les tristes fruits illico.

– Peut-être, dit Christopher Plouf en feignant la gentillesse et l'intérêt.

– Ça ne m'étonne pas, dit Gou. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'un policier aussi cultivé que vous connaisse le maître, Liberty. Si tant est que le maître vous connaisse.

– Wallance. On a travaillé ensemble quand je suis entré dans la maison, en 1975, s'enferme le commissaire.

– Désolé, dit Christopher Plouf. Beaucoup de temps a passé et j'ai rencontré beaucoup d'autres gens dans mes nouvelles activités.

– J'imagine, maître, dit le divisionnaire. J'aurais moi-même adoré être écrivain. D'ailleurs, je n'ai pas renoncé. Après ma retraite, sans doute, quand j'aurai le temps, ajoute-t-il alors que son travail, vu la façon dont il l'exerce, lui donnerait la possibilité d'écrire un roman par semaine, il ne fait rien de la journée que consulter des dossiers et passer sa vie au téléphone avec sa nouvelle amoureuse, quand il ne quitte pas purement et simplement le bureau pour un rendez-vous qui n'est pas à la préfecture. Et vous, vous n'avez jamais pensé à un petit roman, Liberty, avec le talent que vous devez avoir? Vos

rapports sont toujours très correctement écrits, et sans une faute d'orthographe, ajoute-t-il encore comme s'il était expert ès écriture.

– Vous me montrerez, dit Christopher Plouf. La police m'a beaucoup aidé, c'est tout naturel que je l'aide à mon tour. J'en serai très heureux.

– Mais pas du tout, dit Wallance qui juge Patrick Modiano plus apte à avoir une opinion sur ses écrits si jamais il souhaite publier ses fameux carnets.

L'assimilation que fait le divisionnaire entre Christopher Plouf et la littérature lui paraît outrancière. Christopher Plouf était un médiocre policier, comment aurait-il pu devenir autre chose qu'un médiocre écrivain ?

Les carnets de Wallance. Tombés en ma possession, ils sont la pièce essentielle qui, combinée à divers autres archives et entretiens, me permettent de retracer les aventures du commissaire. Il ne les a jamais préparés pour l'édition mais la moindre de leurs phrases lui paraît plus forte que l'ensemble d'un roman de Christopher Plouf, ainsi qu'il arrive souvent aux écrivains qui ne publient pas et estiment chacune de leurs pages inachevées comme autant

de chefs-d'œuvre inconnus. Même les meurtres imaginés par le romancier à succès ne lui semblent pas à la hauteur de ceux qu'il commet lui-même pour lutter contre le sentiment d'insécurité. Wallance, pour sa part, aide vraiment ses contemporains, sans pour autant le clamer sur les toits en réclamant la paternité de ses plus beaux assassinats : comme ces auteurs anonymes du Moyen Âge, il les livre à qui veut parmi ses contemporains, s'estimant assez payé pour avoir eu le privilège de les réaliser.

– Bien, bien, Liberty. Vous pouvez retourner, le maître va vous rejoindre dans quelques minutes, dit Gou en congédiant le commissaire afin de se garder l'écrivain pour lui tout seul. Encore un peu de chocolat, cher ami ?

– Il ne connaît des assassinats que ce qu'il a en écrit, dit Wallance à Lavraut pour définir Christopher Plouf et ses strictes limites après lui avoir raconté la situation.

– J'ai adoré *Meurtre d'une belle ambassadrice*, dit son fidèle collaborateur qui doit à l'honnêteté de ne pas travestir son opinion quand bien même il a compris

celle de son supérieur sur l'auteur. Je n'ai pas encore lu *Meurtre d'une dactylo de charme* mais Martine m'a dit que c'était le mieux, et très respectueux des femmes même si la victime est longuement violée, deux chapitres entiers il paraît. Elle dit que c'est une question de ton.

Depuis que sa femme a failli le laisser avec ses deux enfants puis est finalement revenue grâce à l'efficacité de Wallance¹, Lavraut ne jure que par elle, tandis que les rapports, sexuels et autres, du commissaire avec Martine se sont au contraire compliqués.

– Un écrivain, dit Fagis. C'est un peu comme un journaliste, il va falloir se montrer sous son meilleur jour.

– Bonjour. Je suis Christopher Plouf, dit l'auteur de *Meurtre d'une dactylo de charme* en entrant dans le bureau, comme si ce simple nom devait tout dire et susciter des tombereaux d'admiration, ce qui est le cas, même Lavraut.

Fagis, que son carriérisme effréné pousse volontiers à la flagornerie, a trouvé un bon client : on n'en fait jamais trop pour Christopher Plouf.

1. Voir dans la même série *Chez l'oto-rhino*.

– Non seulement vos livres sont passionnants, mais je ne sais pas ce qu'on a à vous apprendre tellement on a l'impression que vous êtes avec nous à faire l'enquête quand on les lit, parce que c'est exactement ça, dit Fagis.

– Ma femme aime tous vos romans mais particulièrement *Meurtre d'une dactylo de charme*, dit Lavraut comme s'il avait été soudainement promu au grade de lieutenant Columbo.

« Tous ces policiers fascinés par les artistes : qu'ils deviennent écrivains s'ils ne sont pas capables autrement de faire de la police un art », écrit Wallance dans un carnet.

En roi des lieux, Christopher Plouf observe le bureau, les ordinateurs, les types de classement, interroge sur les procédures. Fagis et Lavraut lui répondent efficacement.

– Ce n'est pas mal organisé, conclut-il d'un ton impartial après une enquête d'un quart d'heure, comme si, outre écrivain, il était ethnologue et, en mission chez les Pygmées, notait pour preuve de sa bonne foi qu'ils étaient plus grands qu'il n'aurait pensé.

Wallance aimerait lui montrer de quoi il est capable mais le temps n'est plus où il tue sur-le-champ quelqu'un sous l'unique prétexte que sa conversation et les gestes qui vont avec l'agacent¹.

– Et vous avez aussi travaillé pour le cinéma, je crois? dit Fagis.

Christopher Plouf a été scénariste de quatre films brillants, commercialement parlant. D'abord *Les braves keufs*, la matrice, ensuite décliné dans *Les braves keufs 2*, *Le retour des braves keufs 2*, et *Les braves keufs 2 font du ski* qui ont totalisé dix-sept millions d'entrées (à cause d'une juteuse affaire de droits, l'expression « les braves keufs » n'était plus utilisable, au contraire de « les braves keufs 2 »).

– Oui, dit l'écrivain qui n'a guère de talent de comédien pour jouer les modestes. Et je suis consultant sur plusieurs séries télévisées.

– Eh bien, vous devez palper plus qu'un divisionnaire, dit maladroitement Fagis, laissant soupçonner les pires mobiles à son propre arrivisme.

1. Voir dans la même série *L'Apprentissage*.

Wallance prie intérieurement pour que son téléphone sonne et qu'on lui annonce un assassinat réclamant sa présence sur place immédiatement. Son téléphone sonne, Lavraut répond avant lui et raccroche après avoir noté gravement quelques informations, disant, toujours fêru du détail inutile :

– François Noémit, ingénieur de trente-quatre ans, tué chez lui ce matin même, 12, rue du Temple, dans le III^e, quatrième étage.

– Je n'aurai pas attendu longtemps. Je viens avec vous, dit Christopher Plouf avec ce nombrilisme des écrivains, comme si l'assassinat n'avait été commis que pour lui.

– Je vous accompagne ? demande Fagis qui voit que Lavraut et le commissaire ont déjà enfilé leur manteau.

– Pas vous, dit Wallance excédé mais qui ne peut pas refuser Christopher Plouf.

Point trop n'en faut.

Un parapluie plus agressif que protecteur

Il y a toujours quelque chose de réjouissant à partir en voiture, Lavraut au volant, pour le lieu d'un crime dans lequel on n'est pour rien. L'horizon est libre, toutes les pistes encore ouvertes même s'il sera difficile de se débarrasser tout de suite de Christopher Plouf en lui collant le meurtre, Wallance lui-même risque à contrecœur de lui servir d'alibi. Rien qu'avoir l'écrivain dans la voiture gâche le plaisir du commissaire. D'abord, tandis que Lavraut s'installait à la place du conducteur, Christopher Plouf est monté devant si naturellement que Wallance n'a pu que se retrouver

piteusement derrière, comme si l'autre était son supérieur. « S'il y tient tant, à la place du mort, je pourrai peut-être faire très bientôt quelque chose pour lui », note-t-il le soir même dans un carnet avec cette espèce de jalousie ou d'aigreur qui assombrit ses plus beaux assassinats en jetant un soupçon sur leur pureté morale dans un méli-mélo d'intérêts général et particulier. L'écrivain pose en outre des questions idiotes pendant le trajet (du genre « Que ressentez-vous dans un tel moment? »), semblant craindre qu'on ne le prenne que pour un raconteur d'histoires en minimisant sa recherche psychologique. En plus, Lavraut déverse en réponse des lieux communs (la peine de la famille, le mystère qui s'annonce, le devoir envers la société) sans les articuler avec le talent éthique de Wallance. Le commissaire profite que son collaborateur se trompe place de la République pour lui demander de se concentrer, c'est-à-dire de se taire, mais on est presque arrivés.

Comble de tout, Christopher Plouf appelle Wallance Liberty, comme Gou mais hors hiérarchie, expliquant ne pas se sentir tenu de dire

Ouvrage composé par
Atlant'Communication
aux Sables-d'Olonne (Vendée)

Achevé d'imprimer en mars 2005
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (Orne)

N° d'éditeur : 1902
N° d'imprimeur : 05 0800
Dépôt légal : avril 2005

Imprimé en France



Raphaël Majan
L'Auteur de polars

Cette édition électronique du livre
L'Auteur de polars de RAPHAËL MAJAN
a été réalisée le 22 juin 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en mars 2005
par Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 9782846820561)
Code Sodis : N44608 - ISBN : 9782818005477
Numéro d'édition : 136940